

Moi-je, poète

Poésie sans fin d'Alejandro Jodorowsky

Jean-Philippe Gravel

Volume 35, numéro 2, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85218ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2017). Compte rendu de [Moi-je, poète / *Poésie sans fin* d'Alejandro Jodorowsky]. *Ciné-Bulles*, 35(2), 36–37.



Photos : Pascale Montandon-Jodorowsky

Moi-je, poète

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

La banalité ne fait pas partie des créations d'Alejandro Jodorowsky. On rencontre rarement dans son cinéma des images qui n'agrippent le regard par leur intensité sensorielle, leur énergie blasphématoire, leur sexualité et leur symbolisme appuyés, imposant un type de surréalisme fort distinct de l'ironie et de la distance bunuelienne. Le surréalisme de Jodorowsky est un plat que l'on sert saignant, davantage fait de chair que d'idées. Ainsi, **Poésie sans fin** vient-il à peine de débiter que le décor d'une rue chilienne d'aujourd'hui est retourné aux années 1940 en se superposant de façades en noir et blanc, un homme éventré s'est écroulé en tenant ses tripes et un couple de voleurs a subi la punition du père de Jodorowsky en faisant ruer l'homme de coups de pieds et déshabiller la femme en pleine rue au milieu d'une foule.

Second volet d'un cycle biographique qui devrait en comporter trois ou cinq (selon les sources), **Poésie sans fin** couvre les années d'adolescence et de jeunesse d'Alejandro, de son arrivée à Santiago, Chili, à 14 ans, jusqu'au jour où, avec 100 \$ en poche, il part pour Paris, à 24 ans, convaincu de pouvoir sauver le surréalisme d'André Breton. Le vigoureux octogénaire avait déjà raconté ces événements dans *La Danse de la réalité* (Albin Michel, 2001 et film sorti en 2014); il y revient, cette fois, pour les « réimaginer », profitant des vertus « psychomagiques » du cinéma afin d'amorcer une réconciliation avec son père et de se souvenir des alliés de ses premières années de bohème qui l'ont reconnu poète. **Poésie sans fin** est l'histoire, certes, d'un jeune homme en route vers son destin, une *ego*-histoire infusée de hasards et de rencontres miraculeux. Dès

le jour où un clochard promet au jeune Alejandro qu'il croisera une « vierge nue qui illuminera son chemin tel un papillon en flammes », le poète s'engage à sortir de sa chrysalide : « Père et mère de moi-même [...] parvenir à être ce que je voulais, et non ce que la famille, la société et le pays m'imposaient », écrit-il. **Poésie sans fin** sera l'illustration, tour à tour fabuleuse et exaspérante, de ce fantasme d'auto-engendrement où Jodorowsky bâtit un monument cinématographique et baroque à sa propre gloire, embrassant l'excès jusqu'à un troisième et dernier acte particulièrement mégalomane où, avec ses ailes d'ange, Alejandro domine la foule d'un carnaval et se fait porter nu, à bout de bras, par les spectateurs d'un cirque...

« Je suis poète! » est le « Sésame, ouvre-toi! » de la gloire. D'aucuns remarque-



ront qu'Alejandro se prétend bien plus souvent poète qu'il n'écrit de poésie dans le film. C'est que la poésie est davantage une manière de vivre et de se sentir poétiquement, en héros de roman surréaliste, en chercheur de miracles. André Breton (*Najda*) a défendu cette conception de la vie poétiquement vécue; dans son corps à corps avec la réalité, le poète choisit non pas de lui céder, mais de l'influencer. Le poète ne s'adapte pas au monde, c'est le monde qui s'adapte à lui, « [et c'était] comme si, une fois l'acte dé-cidé, la réalité entière dansait avec lui ».

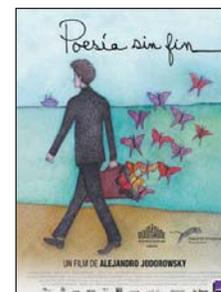
On est alors à même de mesurer tout ce que cela apporte au cinéma à la façon Jodorowsky et en quoi cela le limite également. Encore une fois, cela compose une vision de la surréalité d'où la banalité est exclue. Le café Iris, où sont rassemblés des vieillards qui se meuvent au ralenti, assiste à l'arrivée de la couleur avec les cheveux rouges de Stella Diaz, la poète et journaliste qui sera la première maîtresse du jeune Alejandro poète. Devenant ami avec Enrique Lihn, celui-ci détermine de traverser une partie de la ville en ligne droite, au mépris de tous les obstacles (par chance, aucun d'eux n'entre en butte avec un mur). Le hasard se fait allié quand Alejandro crée un couple de marionnettes qui sont les doubles d'un couple d'artistes, André et Luz, qui lui cèdent leur studio, bientôt un lieu de fêtes sans fin. Le monde est un oracle vivant et le passé un objet de rupture au profit d'une course éperdue vers l'avant, quelque chose dont on se

défait : la poésie jodorowskienne embrasse la destruction comme un geste libérateur et une aspiration à la légèreté du papillon qui prend son envol.

Le problème est qu'à force d'embrasser, de faire l'apologie d'une manière aussi unique de vivre et de sentir, **Poésie sans fin** n'a plus de réelle attention que pour son héros, dont l'*ego* surdimensionné finit par phagocyter tout ce qui l'entoure. Les autres, gravitant autour de son irrésistible pôle magnétique, y agiront à titre d'oracles de son exceptionnel destin, d'obstacles à abattre, d'adorateurs pâ-més, de faire-valoir, d'apôtres réceptacles de sa bonne parole. Ils sont tous à peine plus que des miroirs qui renvoient et confirment la haute idée que le poète se fait de lui-même. Certes, pour la plupart, ils ont aimé Alejandro, qui pour sa part semble trop occupé à devenir celui qu'il veut être, à assurer son salut comme si celui de l'humanité en dépendait, pour se laisser enchaîner par de tels sentiments. Dans tout film de Jodorowsky, tôt ou tard, le cinéaste finit par se poser en sauveur de l'humanité doublé d'un saltimbanque, sa créativité décomplexée débouchant sur son éloge, fut-ce comme martyr ou comme gourou, toujours comme créateur et comme maître de cérémonie. C'est là sa limite.

Poésie sans fin se conclut donc comme il commence, par un départ; les personnages du souvenir, sur le quai, sont symptomatiquement remplacés par des silhouettes de carton. Figure trop par-

lante, littérale pour se rendre, à elle-même, service : cette impression de « bi-dimensionnalité » d'un monde qui ne prend de relief et d'animation qu'en présence de son héros, et qui redevient plat quand celui-ci le quitte. Les prochains volets de la biographie rêvée et filmée de Jodorowsky, en suivant ce chemin, pourraient être imbuables. Mais il y a de l'espoir. « En ouvrant mon cœur, j'entends les malheurs du monde », dit-il en conclusion de ce film qui, justement, parvient à émouvoir quand il tend l'oreille à autrui. Aussi grand fût-il, l'*ego* demeure une prison à qui ne sait pas écouter les autres. Puissent les films à venir s'engouffrer dans cette ouverture (Sortie prévue : 14 avril 2017). 



Chili-Japon-France-Angleterre / 2016 / 128 min

RÉAL. ET SCÉN. Alejandro Jodorowsky **IMAGE** Christopher Doyle **SON** Guadalupe Cassius et Claudio Vargas **MUS.** Adam Jodorowsky **MONT.** Maryline Monthieux **PROD.** Xavier Guerrero Yamamoto et Alejandro Jodorowsky **INT.** Adan Jodorowsky, Brontis Jodorowsky, Leandro Taub, Pamela Flores, Alejandro Jodorowsky **DIST.** FunFilm